

CONTES D'UNE GRAND-MÈRE CAMBODGIENNE

*Réunis et racontés
par Yveline Féray*



*Éditions
Philippe Picquier*

DU MÊME AUTEUR,
DANS LA MÊME COLLECTION

Contes d'une grand-mère chinoise
Contes d'une grand-mère indienne
Contes d'une grand-mère japonaise
Contes d'une grand-mère tibétaine
Contes d'une grand-mère vietnamienne

© 2003, Editions Philippe Picquier

© 2017, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M.-C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-1310-7

ISSN : 1251-6007

*Pour mes petits-enfants
Lola et Kendall
d'Est en Ouest*

AVANT-CONTE

La quasi-totalité de ces contes cambodgiens se situe « aux temps anciens », très anciens : « il y a longtemps-longtemps », – ce qui ne saurait surprendre venant de contes nourris de légendes et de mythes –, et paradoxalement dans les « temps historiques » puisqu’il est fait maintes fois référence au « royaume d’Angkor » (IX^e-XV^e siècle), à la « création d’Angkor Vat » (XII^e siècle), au « Roi du Siam », à son homologue le « Roi de Chine », etc.

Ce premier aspect déconcertant – il y en aura d’autres plus déroutants encore – de ces récits du « pays des Khmers¹ » s’explique pour l’essentiel par ce qu’il est convenu d’appeler le processus historique et culturel d’indianisation de l’Asie du Sud-Est. En effet, entre les I^{er} et III^e siècles de notre ère, nous assistons, partie des grands ports de la côte sud de la péninsule indienne, à une véritable ruée des navigateurs indiens vers le

Sud-Est asiatique, considéré alors comme le « Pays de l'or » – Suvarnabhûmi. Dans leurs cargaisons, les marchands de l'Inde emmenaient avec eux, à la fois comme prêtres, moines et scribes, des brahmanes de l'hindouisme et des arhats du bouddhisme alors en pleine expansion. Ainsi le Cambodge, partie intégrante de cette Asie méridionale, fut-il progressivement (et concomitamment) hindouiste, bouddhiste et... « sanskritisé ».

Précisément, la plus ancienne inscription en sanskrit, langue indo-européenne par excellence, se trouve à Vo-canh, dans le Founan², premier nom connu désignant le Cambodge historique. L'existence de ce royaume est avérée par deux types de sources : les inscriptions souvent lapidaires en sanskrit ou en « vieux khmer » ; les textes chinois³, dont la plus grande partie fut traduite en français par l'orientaliste P. Pelliot. Au demeurant, le nom de Founan vient du chinois et signifie « Pays [du Roi] de la Montagne ». Ce Founan érigea sa première et mythique capitale Vyâdhapura au centre d'un vaste territoire, lequel à son apogée s'étendait du delta du Mékong, entre le Bassac et le golfe du Siam, jusqu'au Viêtnam méridional et au moyen Mékong. Ses rois fondateurs, comme ceux du Tchen-la qui leur succédèrent, du VI^e au début du IX^e siècle, s'ils se transmettaient le pouvoir de roi à roi, changeaient de dynastie par filiation en ligne maternelle. C'est dire toute l'importance du rôle des femmes tant au niveau du pouvoir que

dans la vie familiale. Enfin, c'est à cette date que les scribes brahmaniques, œuvrant dans les palais princiers, ou les copistes bouddhistes, au sein des temples (ou *wat*), commencèrent la translittération de ces contes éminemment populaires... et anciens. Ce passage de l'oral à l'écrit de ces mythes et légendes constitue un événement culturel de première importance pour la suite de l'histoire du Cambodge. Ces documents écrits l'enracineront dans son substrat, dans ce fameux *Srok khmer*, et inversement l'aideront à suivre la voie royale du *Nokor khmer* (*Nokor* : royauté⁴).

En 802, à l'avènement de Jayavarman II, s'opère, par un transfert, un de plus, de la capitale au Phnom Kulen, la naissance d'une nouvelle dynastie, d'origine javanaise semble-t-il, et sous le règne d'Indravarman I^{er}, d'un nouveau nom du pays : Kampuchea (latinisé et francisé, il donnera Cambodge). *Et c'est sous cette appellation que le pays ne cessera plus d'être désigné* (stèle de 879).

Du Tchen-la au Kampuchea, la mutation est considérable : passage d'une simple principauté d'Asie à un royaume puis un empire, celui d'Angkor, dont le rayonnement politique et civilisateur jusqu'à son apogée au XIII^e siècle sera d'ordre planétaire, pour user d'un vocabulaire moderne. La connaissance de cette royauté s'affine en même temps que se précisent la chronologie historique (celle de ses rois-bâtisseurs de temples⁵) ; le caractère sacré de leur pouvoir (le culte hindouiste

d'inspiration shivaïte : le *Devarâja* ou Dieu-Roi) ; enfin le syncrétisme tolérant dont cette monarchie fait preuve, traitant sur un pied d'égalité toutes les divinités de l'hindouisme d'appartenance védique ou brahmanique et les sages du bouddhisme dans sa version Theravâda en pâli ou Mahâyana en sanskrit. Une nouvelle et plus juste perception des Cambodgiens s'imposera définitivement quand nos orientalistes, associant épigraphie et architecture – cette troisième source de la connaissance –, sauront « faire parler » les pierres d'Angkor.

Durant toute cette longue phase de genèse historique du Kampuchea d'Angkor, scribes et copistes continueront leur travail concernant nos contes... mais en l'élargissant, en l'étendant aux pays voisins, empire oblige, au Siam (Thaïlande), au royaume de Pagan (Birmanie), à la Chine, au Dai Viêt (Viêtnam), etc. Les contes sont copiés, transcrits sur des feuilles de latanier – modifiés et transformés dans le respect toutefois de la matrice originelle de la légende ou du mythe dont le conte s'inspire –, conservés enfin dans des « bibliothèques » royales ou des pagodes. La langue utilisée évolue : sans se substituer totalement au khmer, le sanskrit le modifie – les linguistes mentionnent l'usage d'un « khmer moyen », préluant au « khmer moderne » qui s'imposera au XIX^e siècle sous le « protectorat français » (1863-1953). Entre-temps, nos contes auront été plus

largement diffusés sous forme de lithographies, puis, à partir de 1870 et de manière généralisée à la fin du XIX^e siècle, ils seront imprimés.

Commence alors, côté français (et occidental), à partir du dernier quart du XIX^e siècle, en pleine période ascendante du mouvement folkloriste mais également sous l'impulsion de la linguistique moderne, un attrait, un coup de cœur – c'est le cas d'Auguste Pavie, auteur enthousiaste d'une première recension de contes cambodgiens, en 1898 –, voire une fascination pour ces récits initiés principalement par E. Aymonier et A. Leclère, et qu'on trouve vraiment étranges, « bizarres ». Du surréalisme avant l'heure ! Sous la direction scientifique de l'École française d'Extrême-Orient (EFEO), khmerologues et khmerisants se mettent à l'ouvrage : ils transcrivent puis traduisent en français, littéralement puis littérairement ; ils procèdent aux exégèses, comparent, font l'historique, glosent, commentent. Stupeur : ces Cambodgiens ignorent parfaitement l'histoire et ils prennent d'outrancières libertés avec elle. Au fond ils s'en fichent ! Certains d'entre eux, parmi nos orientalistes, se demandent si ce n'est pas en définitive l'histoire qui se nourrit de la légende – au point d'en être changée, métamorphosée –, plutôt que l'inverse – ce qui serait plus logique.

Le temps des contes n'est pas le nôtre ; celui des Cambodgiens, s'ils parlent de « roi », de

« princesse », d'Angkor, etc., ne sert en réalité que de couverture historique plus ou moins pesante à leur *Srok khmer*, voire à tout le substrat animiste du Sud-Est asiatique. Nous voici revenus aux temps très anciens : « Il y a longtemps-longtemps... » Au temps absolu où mythes et légendes étaient dits, racontés – probablement de manière théâtrale et au son de la musique, peut-être rythmés par la danse – afin que nul n'oublie jamais ce qui a été intensément vécu, les croyances et origines premières, les dieux et rois fondateurs et le rituel des sacrifices. Et ce rapport à la nature, à la terre nourricière, à l'eau fécondatrice, à la forêt – espace-temps des métamorphoses –, à l'air, au vent et à toutes les espèces vivantes ou non de notre planète.

Nous avons tout simplement oublié que ce Cambodge indianisé – certains ajouteront « civilisé » – renfermait, dans son substrat khmer d'avant la culture venue de l'extérieur, une richesse de représentation du monde d'une forte cohérence symbolique, autrement dit rituelle, qui confortait l'homme cambodgien dans toute sa vérité d'être (ontologique) : ce *Srok khmer* peut être défini par « un dualisme cosmologique où s'opposent la montagne et la mer, la gent ailée et la gent aquatique, les hommes des hauteurs et ceux des côtes ». Ce que nous savons de son sentiment religieux l'apparenterait à un animisme animalier évoluant vers des croyances anthropomorphes : culte des morts, des ancêtres,

des génies du sol, des immortels, et tous figurent – actifs et interventionnistes – dans nos contes. Il faudrait signaler que le Khmer, austro-asiatique d'origine, par-delà sa mort charnelle, cherche à perdurer, transmigrer, se réincarner et... à transmettre. L'ensemble de ces thèmes concourt à l'enchantement – nous le souhaitons – de ces récits. Cependant, ce qui est fondamentalement khmer, c'est ce qu'avait entrevu magnifiquement Pavie dans son introduction à ses *Contes du Cambodge* quand il mentionne le culte « vraisemblablement disparu mais non oublié du serpent dont les traces sont là profondes plus qu'en aucun pays ».

Or le serpent est femme, le serpent sacré – le *nâga*, celui à « neuf têtes » – est dieu du Sol cambodgien et, la filiation se faisant en ligne maternelle, les origines fabuleuses attribuées aux premiers rois du Cambodge en font tous des descendants des génies ophiomorphes. Qu'en est-il, pour l'homme, dans sa filiation paternelle de passation du pouvoir ? Parmi ses traditions populaires, il en est une récurrente qu'il n'abandonnera jamais, fût-ce au prix, syncrétisme aidant, de la métamorphose de ses dieux. Ainsi du couple fondateur du Founan Kaundiya-Somâ, associant un prince indien « Roi de la Montagne » à une princesse native du pays, la Nâgi Somâ, fille de Somâ – principe de vie, « roi des plantes, géant des eaux, face lunaire, séjour des mânes ». En 550, entre le Founan déclinant et la venue du Tchen-la, se place un épisode crucial : un

second couple mythique, Kambu-Merâ, surgit de l'union de l'ermite khmer hindouiste, le Maharsi Kambu, ancêtre éponyme des Kambujas, avec une princesse du Tchen-la symbolisée par l'*apsarâ* (« qui se meut dans l'eau ») Merâ, la plus haute « divinité du nouveau royaume ». Deux mythes, en trois siècles, à ce point si ressemblants qu'il faut probablement en rechercher les origines soit dans la préhistoire du Sud-Est asiatique, soit, remontant plus loin dans le temps et dans l'espace, dans celle de l'Inde dravidienne, d'où ils seraient partis⁶.

Ces mythes fondateurs sont si ancrés dans la tradition populaire qu'ils serviront de rituel symbolique préalable à la transmission dynastique, au même titre que le culte hindouiste-shivaïte du Devarâja en assure la sanctification. Des ethno-historiens tels que J. Népote n'hésitent pas à parler d'une double légitimation du pouvoir royal : au sommet de la montagne – le *phnom* – figure le temple-sanctuaire ; à sa base, la terre empierrée, encerclée de serpents et *nâga* ondulant le long des douves des bassins. Toute l'architecture des temples d'Angkor se structure, se façonne autour de ces deux configurations symboliques et, dans un mouvement d'ascension pyramidale, autorise et incite le tout-humain à se porter à la hauteur du tout-divin. Entre Indien et Khmer, l'osmose se réalise dans un syncrétisme indo-khmer. A l'image de ses temples, le conteur cambodgien élabore ses dits et ses récits à ces deux niveaux, d'une

double lecture, mais ils perdraient beaucoup de leur substance, de leur sens profond à n'être lus ou entendus que par un biais ou l'autre.

C'est ce principe de perception « indo-khmère » des contes qui m'a guidée dans le choix des dix récits retenus, bien que les deux derniers consacrés à Thmenh Chey occupent une place vraiment à part dans ce genre littéraire si prisé des Cambodgiens et qui, en retour, singularise et grandit leur littérature.

Ce choix, étant donné le nombre incalculable de contes labellisés « cambodgiens », je l'ai opéré, à l'instar de mes contes vietnamiens et chinois, sur la base de plusieurs versions à refondre en un récit unique, mais j'ajoute que dans ce présent ouvrage, autant qu'il m'a été donné de le faire, j'ai privilégié au plan linguistique la dimension khmère des contes, c'est-à-dire leurs transcriptions littérales, nettement préférées aux traductions littéraires. Je pourrais en l'occurrence citer et remercier beaucoup d'auteurs, cependant aucun ne m'a été aussi précieux, par ses allusions linguistiques aux sources et ses études, que Solange Thierry, car elles m'ont permis, je l'espère du moins, d'atteindre cette part irréductible de l'identité cambodgienne. Ce n'est que par une lecture littérale des textes transcrits du khmer que je les ai « entendus », que le souffle du « dit » m'a permis de comprendre le conteur communiquant avec son auditoire populaire. Le vocabulaire lui-même, aux mots non encore

agencés, comme livrés bruts, n'avait pas été durci par le ciment de l'écriture, et ces mots se mettaient ainsi à la disposition du conteur. On ne réécrit pas un conte à partir d'une transcription littérale, on l'écrit vraiment, telle une première fois.

Contrairement à mes « Avant-conte » précédents, je ne livrerai aucune indication concernant les légendes retenues. En revanche, le lecteur sait, pour m'avoir lue jusqu'ici, qu'il dispose désormais de suffisamment de clefs, entre le *Srok* et le *Nokor* khmers, pour ouvrir les portes du merveilleux et troublant légendaire cambodgien. S'il souhaite en préambule quelques précisions, qu'il s'adresse au *lok-ta*, mon conteur cambodgien, je l'ai conçu pour cet office mais pas seulement... C'est un « grand-père » conteur, d'où son nom, car la parole se transmet d'homme à homme au Cambodge. Respect à la tradition.

Il me reste à vous parler de Thmenh Chey, A'Chey pour les Cambodgiens. A la fin du XIX^e siècle paraît, dans une première édition française d'Etienne Aymonier, une œuvre anonyme titrée : *Le Conte de Thmenh Chey*. Le succès est foudroyant au point que le personnage central d'origine khmère va faire des émules au Laos, en Thaïlande, en Birmanie, au Viêtname. Rééditions et adaptations se multiplient tout au long du siècle suivant, et une des dernières, probablement la meilleure, celle de Pierre Bitard en 1956, paraît sous le titre de *La Merveilleuse Histoire de Thmenh*

Chey l'astucieux. Ce Thmenh Chey enfant, adolescent, adulte, « affreux jojo » s'il en est, passe son temps à narguer et à vaincre les richards, les puissants et les rois, tant son intelligence, son espièglerie, son insolence, sa méchanceté font merveille. Cela tient de Guignol, de Till l'espiègle, d'un personnage rabelaisien ou du *Roman de Renart*, de Candide et, plus près de nous, d'un Boris Vian avec sa manière de prendre au mot la lettre des choses quitte à en tuer l'esprit. Nous possédons là un authentique chef-d'œuvre de la littérature populaire.

Sa présence dans cet ouvrage s'impose pour ces raisons mais aussi parce que A'Chey représente un certain esprit cambodgien, celui du peuple des campagnes qui le lui rend bien en l'instituant son porte-parole. Peut-être, c'est mon espoir, inspirera-t-il un éditeur du XXI^e siècle, à la fois amateur de contes et d'Asie, pour faire connaître à un nouveau public ce Thmenh Chey si dévergondé, si drôle, si insolent que, par les temps qui courent, il en devient salutaire.

YVELINE FÉRAY

NOTES

1. « Khmer » désigne l'ethnie ou le peuple majoritaire du Cambodge.

2. Founan : ainsi désigné par les Chinois s'inspirant à la fois du titre de *Kurung bnam*, « Roi de la Montagne », que les Khmers attribuaient à leurs rois, et de *b'iu-nâm*, tiré d'un ancien mot khmer, *bnam*, devenu *phnom* : mont.

3. Textes chinois : l'influence de la Chine sur le Cambodge est considérable au point qu'on a pu parler d'une forme de « sinisation ». Elle y exerce un rôle « civilisateur », politique et économique, tant au niveau de l'Etat que par la présence dans le pays khmer de communautés chinoises venues s'y installer depuis longtemps.

4. Du sanskrit *nagara*, faisant référence à la cité ou à la ville (sous-entendu, la capitale royale), le terme de *Nokor* finit par évoquer, par assimilation cosmologique ville-royaume, la notion de royauté.

5. Selon la chronologie (simplifiée) établie par G. Coedes : 879-893 : temples du groupe Rolûos ; 900 : Phnom Bakheng ; 967 : Banteay Srei ; 1060 : Baphûon ; première moitié du XII^e siècle : Angkor Vat ; 1186 : Ta Prohm ; 1191 : Prah Khan ; fin du XII^e siècle : Bayon et Angkor Thom.

6. Mythes « Montagne-Serpent » : même si le Cambodge dispose de sa propre légende fondatrice, il est probable qu'elle s'inspire d'une très lointaine légende des Pallavas, grande principauté de l'Inde du Dekkan, datant du V^e siècle ou du III^e siècle avant notre ère.

Le crépuscule a ramené des champs les travailleurs.

Entre les pilotis des maisons haut perchées, les poules et cochons sont rassemblés à l'abri. Dans l'air, l'odeur du riz s'évapore. Après le repas pris dehors, les familles s'en viennent étendre leurs nattes au frais sous les manguiers au bord de l'eau.

Ce soir, un lok ta, un ancien du village, lourd du savoir acquis auprès d'un « connaisseur des secrets », va sous le regard des Maîtres invisibles de la Tradition « conter et raconter » les épopées et les légendes venues des ancêtres.

La nuit sort doucement des grands arbres et descend vers le conteur dans son cercle d'offrandes et de bougies vacillantes, se suspend à ses lèvres pour la transmission solennelle...

Neay Trâsâk Phâaèm

LE CHEF AUX CONCOMBRES DOUX

Les Anciens ont rapporté d'âge en âge qu'autrefois vivait au Royaume du Cambodge, au pied du massif des Koulen, dans le village de Srah, une jeune fille appartenant à la tribu Sâmrrê¹ appelée Rèn.

Dans sa rizière, proche d'une mare du nom de Trâpéang Touk, « Etang de la pirogue », du matin au soir, du premier au dernier jour de l'année, elle

besognait pour sa propre existence et celle de sa vieille mère.

Or donc, elle était tout occupée à repiquer le paddy sans lever le sourcil quand un jour vint à passer par là un *maharsi*, vieil anachorète, qui s'arrêta pour la contempler. A voir ses bras de bronze s'agiter comme la trompe de l'éléphant, ses graciles épaules courbées vers le sol, ses reins ployés, l'ermite lui trouva quelque ressemblance avec le crabier *kok*² et s'émut d'étrange façon.

— O *néang hoey* ! O jeune fille, ne souffres-tu pas à travailler ainsi ?

— *Chas* ! Certes ! Mais qu'y faire ?

— Ne pourrais-tu t'arrêter un instant et venir te reposer sous cet arbre ? De mon bâton, je ferai tomber quelques-uns de ses fruits mûrs et parfumés pour te régaler.

— Je ne puis. L'ouvrage presse... lui cria-t-elle en s'essuyant le front d'un revers de main, et de nouveau elle se pencha d'un souple mouvement, un jeune plant entre les doigts. La sueur dessinait dans son dos un sombre sillon.

Ce fut pour l'ermite une sorte d'éblouissement. En cet instant, il fut épris de cette femme si violemment que la force de son désir fit vaciller la pauvre Rèn là-bas au milieu de sa rizière inondée. Arc-boutée sur ses talons pour ne pas tomber, elle se sentit comme ébranlée et pénétrée de langueur. Ses yeux se brouillèrent, des ondes lui dilatèrent les entrailles et la tête se mit à lui tourner...

L'ermite, lui, poursuivait son chemin.

A quelque temps de là, Rèn *perçut l'intérieur de son ventre*, la vie y tressaillait. Comment était-ce possible ? Elle n'avait jamais connu d'homme, ni tresseur de panier, ni déterreur de crabes, ni cornac d'éléphant, ni coupeur de bois de chauffage, ni riche marchand, ni prince, ni roi. Personne.

Un matin, trouvant au pied de l'échelle, devant leur case, une offrande de racines et d'écorces rouges déposée par les Génies de la forêt, la mère de Rèn se répandit en lamentations :

— *Yeu!* O Rèn ! Qu'est-ce que ceci veut dire, ma fille ? N'est-ce point le bois couleur de feu destiné aux infusions rituelles de la délivrance ? Aurais-tu... ?

Bouche écarquillée, elle se mit à pleurer de chagrin et d'incompréhension car jamais elle n'avait vu sa fille revenir à la maison le dos couleur de boue comme la femme adultère, qui prétend selon l'adage, *Moyéa dâh khnhey*, être tombée à la renverse en arrachant le gingembre³.

— Mère, croyez-moi, je ne connais pas d'homme. J'ai seulement vu un ermite passer devant notre rizière.

Que pouvaient faire ces deux pauvres femmes solitaires sinon mâcher leur honte comme un bétel amer, aller la nuit, à la dérobée, chercher du bois mort au *châmkar* (champ), pour chauffer la couche de la future mère ?

Le terme venu, Rèn mit au monde un fils et, trois jours après sa naissance selon les rites, il reçut le nom de Pou avec l'approbation des *tevoda*⁴.

Comme tous les enfants khmers, il devait grandir entouré de la plus extrême tendresse, dans la plus grande liberté et en même temps le plus absolu respect de ses mère et grand-mère sans poser la moindre question.

Jusqu'au jour où ses compagnons, jaloux de son extraordinaire adresse, en particulier au jeu de palet, excédés de le voir toujours gagner, même contre les plus âgés, lui jetèrent à la face :

— *A Phèh Kaûn Muor*, tu n'es qu'un vaurien sans père, comme ces paddys qui germent après la récolte aux premières pluies. Bâtard ! Bâtard ! Bâtard !

Tout pleurant sous l'insulte, Pou s'enfuit. Grimant quatre à quatre l'échelle de sa case, il expédia le salut rituel avant de s'exclamer :

— *Veuy !* O ma mère, je ne veux plus jouer aux jeux communs, les autres m'ont insulté. Est-il vrai que moi, je n'ai pas de père ?

Rèn le tint longuement embrassé.

— Mon fils, tu as un père, dit-elle en appuyant sur lui son doux regard. C'est un ermite qui réside sur la Montagne aux huit faces⁵. Quand tu seras plus grand, tu partiras à sa recherche.

Lorsque Pou adolescent eut pris de la taille et des muscles, il partit vers la Montagne aux huit faces chercher son père.

Armé d'un coupe-coupe et d'une hache, il portait suspendu à l'épaule un sac dans lequel sa mère avait glissé une boule de riz, une « queue de poissons secs » et un peu de *prahoc*⁶.

Traversant clairières et forêts, il marcha durant sept années.

A vivre ainsi dans la solitude des bois, au milieu de forces mystérieuses, dangereuses et confuses, toujours en alerte, son air se fit farouche, ses cheveux débordèrent de ses épaules, et sa démarche souple devint celle d'un tigre que nul n'entend venir.

C'est à peine s'il sursauta lorsqu'un jour, en pleine solitude, un vieil homme qui semblait l'attendre devant sa retraite soudain l'interpella :

— *Nê veuy!* Que viens-tu donc faire par ici, ô toi dont l'aspect est celui d'une bête sauvage ?

Pou, l'ayant salué mains jointes, lui répondit qu'il venait du village de Srah à l'ouest de ces montagnes et, sur le conseil de sa mère, cherchait celui qu'on nomme *Ta maha eisei*⁷.

— Oh, oh ! Et que lui veux-tu donc ?

— O *Krû!* O Maître ! Celui-là est mon père. Depuis des années je suis à sa recherche. Mon